

du Léon et de la Cornouaille : il y a là une minorité d'anticléricaux face à une majorité de dévots ; alors que plus au nord, c'est l'unanimité religieuse, parce que, dit-on, les gens y sont plus contents du bon Dieu, qui leur a donné une terre plus riche. Cependant ici aussi tous vont à l'église tous les dimanches et jours de fête. Ceux qui «*sont de basse messe*» font le travail indispensable : nourrir humains et animaux, traire les vaches, nettoyer les crèches. Ceux qui «*sont de grand-messe*» se reposent l'après-midi, ou bien ils vont jouer aux boules, aux quilles, aux dominos. Les prêtres n'autorisent pas les jeux de cartes : on y apprend à tricher.

En 1830, Monsieur le *recteur* est encore le seul *directeur* de la paroisse, comme l'indique son nom en français de Bretagne : il enseigne la religion, et surtout ce qu'il faut faire et penser. Mais Monsieur le maire prend une importance croissante ; d'où des conflits parfois. Et surtout un autre intellectuel arrive dans la commune : l'instituteur. Un concurrent direct, qui dit lui aussi la vérité. Elle n'est certes pas très différente, car l'enseignement du catéchisme est la partie la plus importante du programme scolaire ; chaque demi-journée commence et s'achève par une prière, et les six instituteurs successifs sont tous croyants –l'un d'eux est même un prêtre : c'était possible à l'école publique jusqu'en 1880. Mais trois autres sont anticléricaux. Le conflit s'aggrave à partir de 1850 : la loi Falloux soumet le maître d'école au curé ; il peut exiger sa révocation. Le roman nous en fait vivre une.

L'École bretonne du XIX^e siècle

Ouverte en 1832 dans une ancienne étable, l'école ne ressemble pas du tout à celles

du XX^e siècle. Au début, il n'y a ni banc ni table, ni manuel : chacun vient avec son livre. Comme ils sont tous différents, le maître ne peut enseigner qu'à un seul à la fois. D'où une remarquable inefficacité.

Ceux qui suivent l'école (pas tous !) n'y vont pas quand il pleut ou qu'on a besoin d'eux pour les travaux ou pour garder des bébés. En plus du catéchisme, les élèves apprennent à lire en breton (c'est leur seule langue, et elle s'écrit comme elle se prononce, contrairement au français) et en latin : c'est indispensable pour suivre la messe sur son missel. Puis à écrire les lettres de l'alphabet, leur nom et quelques mots ; au début, faute de plumes et de papier ou d'ardoises, c'est avec le doigt, sur un petit tas de sable. Les plus doués, s'ils sont assidus, finissent par apprendre un peu de français.

L'équipement de l'école et d'un petit logement pour l'instituteur ne seront achevés qu'en 1855. Tous ceux du même niveau ont alors le même manuel, et la connaissance du français progresse. Mais il y a soixante et onze élèves dans la même classe –dont quelques filles, séparées des garçons par des fils de fer, et qui doivent rester dans la classe pendant la récréation-. En 1852, le nouvel instituteur adopte donc la méthode mutuelle : le matin, il apprend aux deux ou trois meilleurs élèves de chaque niveau ce que ceux-ci enseigneront ensuite à leurs camarades. Mais Monsieur le recteur n'aime pas du tout cette méthode inventée par des protestants anglais et contraire à toute autorité. Le problème sera résolu par l'ouverture d'une école religieuse de filles en 1857, et par la nomination d'un adjoint en 1864.

L'Ankou

Jadis, on enterrait des gens dans l'église : «*Plus près de toi mon Dieu !*». Une source d'épidémies que les autorités ont réussi à interrompre vers 1760. Quand il y en avait trop, on enlevait les squelettes pour les entasser dans un ossuaire : une jolie chapelle ajourée construite dans l'enclos paroissial. Et quand celui-ci était plein, tous les deux cents ans environ, on organisait une magnifique cérémonie, avec l'évêque, tout le clergé et toute la population des environs, pour transporter les os dans la fosse commune, après les avoir soigneusement embrassés. Le roman met en scène une telle *translation*. Mais quelques jours après la cérémonie, au terme d'une longue délibération, on détruit l'ossuaire, qui menaçait de s'écrouler. Tout cela bouleverse évidemment le royaume de l'Ankou. Il va se venger, se disent certains.

L'Ankou c'est un squelette qui nous tue avec sa faux ou sa pique. C'est lui aussi qui vient chercher les cadavres, coiffé d'un grand chapeau noir, avec une carriole traînée par un cheval étique. Si, le soir, vous entendez grincer sa carriole, c'est qu'il va y avoir un mort aux environs. Les prêtres fulminent contre cette superstition païenne. Les rationalistes objectent que les cadavres restent sur leur lit, avant d'être enfermés dans un cercueil et une tombe. La plupart des gens ne croient pas vraiment à ce personnage, mais certains en ont quand même peur, surtout à l'approche de la mort. Notamment la mère Santec, que son gendre taquine à ce sujet.

Une vengeance de l'Ankou ?

Le fils de la petite ferme, Gwillou, qui est très entreprenant, épouse la fille de la grande. Mais son dynamisme novateur se heurte à un beau-père lent et traditionaliste et à une belle-mère

très craintive, qui croit fermement à l'Ankou. Le conflit devient aigu. «*çui-ci, il va me rendre folle*», dit-elle, avec cette tournure caractéristique du français de Bretagne. Ils finissent, avec l'accord du propriétaire, par diviser la ferme en deux. Mais le père Santec sera obsédé par la perte de prés et de champs qu'il a toujours connus et qui faisaient pour ainsi dire partie de son identité : sa famille vivait là depuis cinq générations.

Après le partage de la ferme et la construction d'une maison neuve, Gwillou est ravi de son indépendance. Il n'arrête pas de travailler et d'innover, sans tenir compte ni des traditions ni des intempéries. Mais son fils aîné, Yännig, ne lui ressemble pas du tout. C'est un rêveur : «*un poète*», dit l'instituteur. Déçu et irrité, Gwillou s'active d'autant plus ardemment. Mais il mourra d'une pneumonie pour être resté trop longtemps à sarcler sous la pluie alors que ses fils sont rentrés.

Yännig se sent coupable de la mort de son père : son frère et lui auraient dû rester l'aider. Ils auraient ainsi fini plus tôt, et leur père ne serait pas tombé malade. C'est en sa mémoire et contrairement à ses propres tendances qu'il se lance dans une entreprise : la construction d'un nouveau puits, avec l'aide de son frère. Mais pendant que celui-ci creuse au fond, une trombe d'eau surgit : Yännig tourne la manivelle pour le remonter, mais il retombe et se noie. Yännig sombre dans une profonde dépression. C'est en espérant retrouver du dynamisme qu'il s'engagera dans l'armée. Mais ces deux malheurs successifs le conduisent à s'intéresser au cimetière. Dans les mois qui suivent la destruction de l'ossuaire dont il a été question plus haut, il y a évidemment des morts. Peut-être pas plus que d'habitude, mais plusieurs sont jeunes, comme le père et le

frère de Yännig. «ça y est», se dit-on «*c'est une vengeance de l'Ankou*».

***Un roman historique
ou l'Histoire romancée ?***

Les événements nationaux ont des répercussions à Plougwinou, par le bouche-à-oreille, et par les journaux que reçoivent le maire, le vicomte, le recteur et l'instituteur. La révolution de 1830 chasse Charles X, descendant de Saint-Louis et du Roi-Soleil, pour le remplacer par Louis-Philippe, un fils de régicide, dont le père a voté la mort de son cousin Louis XVI, et qui remplace le drapeau blanc à fleurs de lys par le bleu-blanc-rouge des révolutionnaires. Cela provoque la colère des prêtres, notamment en Bretagne. Ils sont donc contents en 1848, quand cet intrus est chassé à son tour. Et peu leur importe qu'il soit remplacé par la République. L'évêque de Quimper écrit à tous ses recteurs : «*Si l'on vous demande de bénir l'Arbre de la Liberté que les Républicains voudront planter dans le cimetière, n'hésitez pas !*»

De 1857 à 1865, on construit la voie ferrée de Rennes à Brest, et notamment le spectaculaire viaduc de Morlaix. L'un des personnages du roman participe à ces travaux, qui excitent tout le monde. Le dimanche on va voir l'avancée du chantier au lieu d'aller aux vêpres. Mais le jour de l'inauguration on est bien déçu : les gendarmes empêchent l'approche de la gare, réservée aux personnalités officielles.

La République a été rapidement remplacée par le Second Empire. En dehors des rares Républicains, les paysans de Plougwinou acceptent très bien ce changement. L'important pour eux, c'est que le gouvernement assure la paix publique, qui leur permet de travailler

tranquillement et fructueusement. Mais en 1870, Napoléon III commet l'erreur de déclarer la guerre à la Prusse. C'est rapidement la catastrophe. Fait prisonnier, l'empereur est déchu, et la République est de nouveau proclamée. Mais les Prussiens encerclent la capitale. Pour les repousser, Gambetta appelle les citoyens à se mobiliser. Les Bretons répondent par milliers à cet appel, notamment Yännig. Mais on arrête leurs trains au Mans et on les entasse à Conlie. Ils y resteront trois mois dans la boue, sans jamais combattre. Il paraît qu'on ne voulait pas faire confiance à ces «*Chouans*».

Comme on le voit, ce roman, qui commence par une chronologie et une liste des personnages, est très riche en événements, tous fidèles à la réalité de l'époque. Mais il s'agit bien d'un roman, émouvant et entraînant, facile à lire avec sa langue simple, ses phrases brèves, son style alerte, émaillé d'expressions caractéristiques du français de Bretagne. Les comportements et les paroles permettent d'entrer dans les mentalités des uns et des autres. Le récit ne porte pas de jugement, mais il est bien souvent ironique (notamment par la voix de Champi, le facétieux cantonnier). Un ouvrage à lire absolument par les Bretons ... et les autres... qui y retrouveront sans doute quelques coutumes communes à leurs propres régions !

M-CV-S

«*UNE VENGEANCE DE L'ANKOU*» de
**Jean ROHOU. Editions Presses de la Cité,
coll. Terres de France, 412 pages, 20 €**

UNE NUIT MAGIQUE DANS LES ÉTOILES



Trinh Xuan Thuan, est l'un des plus grands astrophysiciens actuels. Il écrit en français, ayant étudié au lycée de Hanoï et en France. Actuellement professeur d'astrophysique à l'Université de Virginie, il a publié de nombreux livres de vulgarisation, dont «*UNE NUIT*», en 2018. ⁽¹⁾

C'est par hasard que j'ai ouvert ce livre et le coup de foudre a été immédiat !

Tran Xuan Thuan fait partager à ses lecteurs une nuit d'observation depuis un observatoire situé au sommet d'un volcan endormi, le Mauna Kea, sur l'île d'Hawaï. Son projet de recherche est «*l'étude des galaxies naines bleues compactes*». Malgré le talent de vulgarisation du chercheur, bien des passages me sont demeurés obscurs, mais le propos n'est pas uniquement scientifique. Il raconte également tout ce qui traverse son esprit au cours de ces longues heures de travail. Il évoque son émerveillement toujours neuf devant l'immensité de l'univers, parle de la Voie lactée, qui n'est qu'une galaxie parmi des milliards d'autres galaxies, qualifie notre terre de «*minuscule grain de sable*» et notre soleil «*d'étoile de banlieue*». Nous révisons avec lui notre vocabulaire (de base !)

en astronomie : comètes, constellations, astéroïdes, météores... et tentons de concevoir la démesure des distances et des durées...

Le philosophe

La nuit et les étoiles ont toujours fasciné les hommes et l'auteur s'attarde sur les mythes inspirés par le cosmos dans l'antiquité, qu'elle soit chinoise, grecque ou autre.

Il nous confie son bonheur que la nuit lui soit devenue une présence amicale alors que dans son enfance à Hanoï, en temps de guerre, elle «*regorgeait plutôt de menaces*».

Il s'émeut du silence magique de la nuit et de sa spiritualité, dit la beauté du monde et sa fragilité, citant les méfaits de l'éclairage omniprésent qui bouleverse les écosystèmes.



*ZIESEL UNE NUIT il est-minuit l'aurore s'éveille.
Observation des étoiles à Villeneuve-d'Ascq
pour la 23e Nuit des Etoiles*

L'astrophysicien nous est devenu un ami philosophe qui éclaire notre pensée.

De nombreuses citations et textes littéraires et poétiques émaillent le texte et il est émouvant de pouvoir noter que poètes et écrivains ont eu l'intuition de l'infini de l'univers bien avant les découvertes scientifiques.

De magnifiques photos du cosmos et des reproductions de toiles des plus grands artistes ajoutent à l'attrait de ce livre passionnant.

«*UNE NUIT*» est vraiment un grand et beau

livre à lire et relire, et à offrir...

Monique VENIER-ZIESEL

«*UNE NUIT*» de *TRINH XUAN THUAN*.

Edition l'Iconoclaste. 256 pages. 24,90 euros .

Prix Science et Espace du livre d'Astronomie 2018.

(¹) Au printemps 2019, Trinh Xuan Thuan a publié : «VERTIGE DU COSMOS».